

## Le rouge et le cambouis

Le flic scruta le galbe du coffre. Le cul callipyge d'une antique belle américaine. Une silhouette en décalage avec l'anorexie des tours sur leur pas de tir. Rondeurs contre sécheresse absolue des perspectives. Un cul fascinant que l'homme s'apprêtait à violer.

La pointe du tournevis s'enferra sans difficulté dans la serrure. Puis, suite à un mouvement de rotation ferme, la carcasse se convulsa. Un spasme bref et intense aspiré à la seconde par les plaintes de la cité. Un soupir à l'échelle de la cacophonie ambiante.

En écho, la tôle se redressa dans un mouvement excédé. Ultime soubresaut d'une profanation programmée.

La peste des chairs putrides agressa l'homme. Une vague tueuse à l'égard de ses sens pris en défaut. Sous le choc, il détourna la tête à la recherche d'un air moins vicié. « Putain de métier ! » maugréa-t-il, en espérant attirer l'attention de son supérieur, le capitaine Karisimbi, pionnier en matière d'intégration black-blanc-beur. Instant de grande solitude pourtant. Secondes de flottement où le flic redevenu homme compose avec son émotion. Une douleur viscérale.

Le capitaine finit par capter la détresse de son subordonné et abandonna le groupe d'îlotiers avec lequel il s'entretenait.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Bolland ?

- Regardez !... »

Le capitaine plaqua une main sur son nez et examina le corps. Le mort dont le torse et le bassin étaient en partie dénudés, arqué sur ses derniers instants de vie ressemblait à une harpe cintrée à l'extrême. La tête rejetée en arrière disparaissait à moitié sous un plaid maculé de sang. A l'autre extrémité, ses jambes repliées et ses pieds privés de souliers interpellaient tout autant que les traces de boue et de graisse du pantalon. Une vision d'horreur rappelant à l'officier d'autres violences. L'insoutenable barbarie des hommes taillant à la machette les axes d'un génocide. L'Afrique et ses excès sanguinaires. La terre souillée de ses racines.

« On dirait bien un règlement de compte...

- Pas de conclusions hâtives, Bol ! On attendra les rapports du légiste et du labo. Vous les prévenez ?...

- C'est comme si c'était fait. »

Le lieutenant dégaina son portable et cala le premier numéro de son répertoire, tandis que Karisimbi s'en retournait déjà à ses questions, enviant l'insouciance de jeunes se disputant un ballon, au loin, sur un terrain de fortune.

\*

Perez s'arrêta à la terrasse d'un café et commanda une bière qu'il but d'un trait, puis une seconde qu'il descendit avec le même empressement, avant de

réaliser qu'il n'était pas seul au monde. Que le centre de Rouen grouillait d'une agitation fébrile. Qu'il faisait chaud. Que les badauds goûtaient avec intérêt ce retour du printemps. Depuis quelques jours déjà, le calendrier s'était calé sur avril et le thermomètre de la pharmacie voisine affichait gaillardement vingt-trois degrés Celsius. De quoi réchauffer pleinement le cœur des plus endurcis.

Mais voilà, Perez restait en marge de cette renaissance, insensible à l'émoi de ses contemporains. Car il était mort quatre ans plus tôt et n'attendait plus de résurrection. Encore moins de pardon.

Dans une autre vie, Perez avait été flic. Une catégorie sociale de toute évidence bien peu fréquentable.

Et puis il y avait eu l'affaire Thirard. Une sale affaire qui avait débuté par la plainte d'un couple de retraités. Leur fille unique avait disparu peu avant Noël. Une étudiante en première année de Droit, vingt ans à peine, dont on avait totalement perdu la trace à la sortie d'une fête sur le campus.

Une bien curieuse façon de célébrer une année moribonde.

L'ancien flic hésita. Était-il raisonnable de commander un autre verre ? Il se dit qu'avec cette chaleur, il y avait des mélanges à éviter. L'alcool et les anxiolytiques par exemple, surtout lorsque ces derniers étaient ingurgités par boîtes entières.

A regret, il abandonna la terrasse et sa colonie de lézards alanguis pour se fondre dans la foule en espérant faire le vide dans sa tête. Un vœu pieux, comme à chaque fois qu'il prenait le temps de s'appesantir sur ses problèmes.

De rue en rue, sans but précis, il gagna la voie piétonne du Gros Horloge. Un axe dont la réputation remontait au Moyen Age, bordé qu'il était à l'époque d'échoppes de marchands drapiers. De riches négociants qui, pour célébrer leur réussite et leur puissance, avaient fait édifier une « auloge » de fer, au-dessus de la Porte Massacre. Une réalisation d'un certain maître Jehan de Félin.

Perez s'immobilisa sous l'arche « Renaissance » construite beaucoup plus tard et observa le cadran comportant une seule aiguille. Une vision troublante. Penser qu'à cette époque on ne comptait que les heures l'interpellait, lui qui, depuis quatre ans, n'oubliait rien de chaque seconde endurée.

Finalement, il rebroussa chemin et prit la direction de la cathédrale.

\*

Lorsque Bolland s'annonça, Karisimbi avait délaissé ses dossiers pour une vision plus réjouissante de la vie. Deux étages plus bas, la rue sous le soleil avait pris des allures de fête et les femmes en tenue printanière semblaient plus séduisantes que jamais.

Le capitaine souriait. Il allait être père pour la première fois. Un bonheur qu'il se sentait prêt à partager avec la terre entière, mais devant la mine déconfite de son adjoint, il préféra surseoir au projet.

« Que se passe-t-il Bol ?

- Le mort du coffre était un gars de la maison.

- Un flic ?
- Le commissaire Quérard. Son nom ne vous évoque rien ? »  
Le capitaine se massa le bas du visage, pensif.  
« Ne serait-ce pas l'un de mes prédécesseurs ?
- En quelque sorte. Il commandait la section avant que celle-ci ne soit totalement réorganisée. Il avait pris sa retraite, voici trois ans et s'était installé avec son épouse sur la côte landaise. Chaque mois de janvier, il nous adressait ses vœux pour la nouvelle année mais personne ne l'avait revu depuis son départ.
- Un as, selon la rumeur...
- Pour avoir servi sous ses ordres, je confirme. Un maniaque du détail... »  
Karisimbi se rembrunit. Les affaires mettant en cause des collègues n'étaient jamais des parties de jambes en l'air. La hiérarchie n'allait pas tarder à lui tomber dessus et, avec elle, toutes les emmerdes du monde.

\*

Au milieu de la foule, Perez progressait nonchalant.

Dans la rue des Carmes, il perçut soudain une odeur âcre de fumée s'élevant des combles d'une demeure bourgeoise. Un choc pour qui se sait condamné aux flammes de l'enfer. Un événement insoutenable qu'il esquiva en refluant précipitamment vers le fleuve et qu'il eut toutes les peines à chasser de son esprit en contemplant les eaux boueuses s'enrouler sous ses pieds. Car la mémoire olfactive de l'homme n'avait rien oublié de l'odeur caractéristique de la chair brûlée. Ce vertige de l'innocence sacrifiée.

\*

Le grand patron se déplaça en personne. Il réunit les membres de l'équipe de Karisimbi et verrouilla l'enquête en quelques phrases sentencieuses. « Son affaire » dont il voulait connaître tous les détails à la seconde près où ils tomberaient. Une manière de garder la main mise sur les événements à venir. L'honneur de l'institution était en jeu et rien, pas même la mort d'un de ses plus brillants éléments, ne devait venir l'entacher. Bolland fut de fait désigné factotum et chacun reprit ses investigations en attendant l'heure des rapports.

Ceux-ci tombèrent en fin de soirée tandis que la relève prenait ses quartiers.

Karisimbi joua les prolongations.

Selon le légiste, le commissaire Quérard avait succombé sous les coups d'un objet métallique de trente à quarante centimètres de long. Une arme ayant abandonné des marques graisseuses que le ou les agresseurs n'avaient pas jugé bon d'éliminer. La mort remontait à trois ou quatre jours, les traces de boue confortant l'idée que l'homme avait probablement été tué dans la région.

Un simulacre de piste.

Karisimbi rentra chez lui moins insouciant qu'il n'avait endossé la journée. Le silence des lieux accrut son trouble. Imane, partie fêter ce fils à venir chez ses parents n'était pas là pour l'accueillir. Un manque que la contemplation du soleil dévorant l'horizon ne réussit guère à atténuer. Avant une nuit longue et ennuyeuse où il revisita la carrière d'un flic irréprochable, une bière à la main et le regard dans le vague.

Au petit matin, l'insipide lumière du jour le rappela à la vie. Un réveil douloureux comme à chaque fois que les images sanglantes de son passé venaient lui pourrir le repos. Un inoxydable cauchemar récurrent.

Bol ne se sentait guère mieux. Depuis la révélation de la mort de son ancien boss, il transpirait douleur et incompréhension. Il avait eu beau revisiter ses souvenirs, il ne parvenait pas à trouver le lien le raccrochant à cette sordide actualité. Quérard, si méticuleux en tout, si professionnel... Si...mystérieux en définitive...

\*

Lorsqu'il ne traînait pas en ville, Perez vendait du papier *A la quatrième de couve*. Un endroit singulier. Un couloir livresque, sorte de boyau coincé entre deux brasseries pour touristes en goguette. Un lieu intimiste où le livre avait droit à une seconde vie. Où les passionnés se pressaient à la recherche de l'ouvrage rare, de l'exemplaire introuvable dans les rayonnages des hard discounts de la pensée. L'ancien flic avait pactisé avec la tenancière du lieu, une vieille fille aussi désagréable qu'elle avait le cœur gros. Une âme sensible à toutes les détresses du monde et qui, contre un CDD horaire tacitement reconduit, tentait d'apaiser ses peurs. Un couple atypique alimentant les plus viles rumeurs dans le quartier mais dont il se foutait royalement.

Ce matin-là, à l'heure où les premiers pèlerins s'agglutinaient sur la place du Vieux-Marché toute proche, cherchant désespérément la plate bande où la Sainte avait expié ses crimes, Perez tira sans précipitation le rideau de fer. Zabeth était partie pour un raid dont elle seule avait le secret, s'arrêtant là où, une voix, un objet ou un être pouvait l'interpeller.

L'homme surprit Perez à sa table de lecture. Un coup de poing d'une rare violence qui lui broya le nez et le projeta en arrière contre une pile d'encyclopédies à restaurer. Un choc à tous les niveaux, abaissant du coup sa capacité d'analyse et de réaction.

Mais il n'y eut pas de réplique. Juste un silence abyssal.

Perez se roula alors en boule et se toucha les côtes. Investigua son corps meurtri. Releva des zones de souffrance, du sang sous ses doigts partis au secours d'un nez explosé, une vue défaillante. De quoi le faire flipper dans sa position de bouddha déchu. Surtout lorsque l'ombre devant lui se démultiplia en un faisceau de langues voraces prêtes à tout consumer.

Son hurlement fusa tandis que les flammes mordaient féroce­ment dans le papier. Une plainte primitive et résignée...

\*

Bolland fut le premier à rapprocher les disparitions des deux flics. Deux hommes aux caractères différents, voire opposés, dont l'association avait pourtant donné d'excellents résultats en un peu moins d'un an de collaboration. Une brève coopération qui ne manqua pas d'étonner Karisimbi.

« Bol, vous savez pourquoi ils n'ont pas continué ensemble ?

- Perez semblait au bout du rouleau.
- Pour quelles raisons ?
- Le métier, patron !... On a beau se blinder, on n'est jamais préparé au pire. Surtout avec les gosses... »

Cette année-là, Quérard et Perez avaient mené soixante-dix-huit enquêtes communes dont un bon tiers concernant des mineurs : affaires de viols, d'inceste, d'enlèvements, de meurtres, de divorces mal négociés.

Le soir même, en retrouvant la tiédeur des bras d'Imane, le capitaine chercha le repos, une main posée sur le ventre harmonieux de sa compagne, à l'écoute de la première manifestation de son fils. Une révélation plus qu'improbable à cinq semaines de la conception mais dont l'idée même avait de quoi l'émouvoir.

Au bout de deux semaines d'un travail acharné, après de multiples recou­pements, il ne resta bientôt plus que trois dossiers à reprendre.

L'affaire Thirard était l'un d'eux.

Karisimbi et Bolland rendirent visite aux parents de la victime, deux petits vieux confits dans la douleur et le ressentiment. Deux êtres brisés par la barbarie d'un fou ayant enlevé, torturé puis immolé leur fille unique. Un monstre d'une vingtaine d'années, déclaré irresponsable au moment des faits, et qui végétait depuis à l'isolement dans un service sécurisé de l'hôpital psychiatrique de la ville.

A vingt-six ans, Mathias Corbot en paraissait quinze de plus. Un être famélique au visage émacié et au regard vide. Son entretien avec les flics dura à peine plus de dix minutes, l'homme se désintéressant des questions qu'on lui posait et répondant le plus souvent par énigmes. Ce qui eut le don d'énerver au plus haut point le capitaine.

« Vous ne croyez pas Bol qu'il se foutait de nous ?

- Assurément, mais en quatre ans, il n'a pas dérogé d'un iota à sa ligne de défense. La loi l'exempt de rendre des comptes, il se sent fort...
- A nous de prouver le contraire. Ce gars est un manipulateur... »

De tout l'entretien, Karisimbi avait cherché à capter le regard de son interlocuteur. Un regard fuyant qui avait cependant brillé d'un éclat fugace à

l'évocation des disparitions de Quérard et de Perez. Une petite flamme bien plus réconfortante qu'un faisceau concordant de preuves.

\*

Dans la disparition de la jeune Thirard, Quérard et Perez avaient cependant négligé un détail. Une paire d'empreintes. Celles d'un possible complice. En fait les empreintes d'un mort. Un type qui, pour une arnaque à l'assurance, « avait péri » dans l'incendie de son garage six ans plus tôt. Une paire d'empreintes passées aux oubliettes tant la culpabilité de Corbot paraissait alors indiscutable. Une preuve miraculeusement ressortie de l'oubli quelques mois plus tôt dans un vol de voiture. Une piste menant à une casse automobile au milieu de nulle part en pleine campagne normande que Karisimbi et ses hommes prirent d'assaut un matin de juin sous un crachin hivernal.

Le propriétaire tenta bien de résister mais la puissance du feu n'était pas de son côté. Blessé, il reconnut sans difficulté être l'auteur des assassinats de Quérard et de Perez. Un contrat que son frère avait lancé sur eux en apprenant qu'il ne ressortirait pas de sitôt de sa cellule capitonnée. Les liens du sang avaient fait le reste comme à chaque fois que Mathias avait besoin d'un coup de main. Comme en cette fin d'année où il avait jeté son dévolu sur cette étudiante en droit aussi écervelée que craquante.

En rentrant chez lui, Karisimbi s'efforça de faire le vide dans sa tête mais la journée avait été particulièrement éprouvante. Tout comme l'accueil d'Imane s'effondrant en larmes dans ses bras et peinant à aligner deux mots d'affilée.

« Qu'est-ce qu'il y a petit oiseau ?

- J'ai... perdu...

- Quoi chérie ?

- Perdu... notre... bé... bé... Notre... bébé !... »

L'homme serra avec force Imane contre lui, sa douleur se matérialisant en une succession d'images violentes et confuses. Des réminiscences d'un passé trouble l'acculant dans ses derniers retranchements.

« Nous survivrons... », lui promit-il alors d'une voix brisée par l'émotion.